

## Entre ciel et terre

---

Depuis le décès de sa mère, Sophia dormait difficilement, mangeait peu et sortait de chez elle le moins possible. Seul le travail la forçait à quitter l'espace clos dans lequel elle s'enfermait pour échapper à ce monde qui lui rappelait chaque instant sa mère. Le deuil n'était jamais chose aisée. Pour certains, cette expérience se vivait dans l'amour et le partage. Pour d'autres comme Sophia, c'était avant tout une épreuve de la solitude. Elle n'avait aucune main à saisir, aucune épaule sur laquelle pleurer pour affronter cette perte. Son environnement social se résumait à son travail, à son modeste appartement et au fleuriste de la rue des acacias, chez qui elle se rendait chaque samedi pour acheter un bouquet de fleurs à déposer sur la tombe de sa mère.

Cela faisait plusieurs jours maintenant que Sophia fuyait le reflet du miroir, trop habituée à son teint blafard, ses yeux cernés et ses joues toujours humides à cause des sillons que les larmes creusaient la nuit. La jeune femme de trente ans avait conscience que si elle continuait à se laisser dépérir de la sorte, elle allait finir par perdre pied. Elle devait reprendre le contrôle de sa vie.

Un matin, alors qu'elle laissait défiler les vidéos que lui suggérait l'algorithme d'Instagram, elle tomba sur un contenu promotionnel vantant les mérites d'une marque de tenues de sport. Elle se dit que débiter une activité quotidienne plus saine lui ferait le plus grand bien et l'aiderait peut-être à faire son deuil. C'est ainsi qu'elle entreprit de se mettre au footing, au moins deux fois par semaine, afin de reprendre contact en douceur avec le monde extérieur. L'arrivée progressive du printemps l'accueillait dans sa démarche et le soleil semblait saluer ses exploits, ne manquant jamais à l'appel les jours où elle sortait courir. Sophia se familiarisa petit à petit avec le fameux mythe que certains nommaient « l'ivresse du coureur ». Bientôt, ce fut presque tous les jours qu'elle sortit courir. Ce nouveau rythme de vie s'accompagnait également d'un changement de régime alimentaire. Sophia avait délaissé la viande, privilégiant les fruits et les légumes. Elle sentait son appétit revenir, si bien qu'elle se surprenait à grignoter des feuilles de salade ou à piocher dans son stock de fruits à toute heure de la journée.

Sophia continuait aussi à déposer chaque samedi des fleurs sur la tombe de sa mère. Elle laissait au fleuriste le soin de choisir les variétés, tant que le bouquet final restait fidèle aux tons jaunes et orangés. En effet, la jeune femme tenait à ce que la tombe de sa mère soit toujours ornée d'un soleil végétal pour veiller sur elle et adoucir l'aspect quelque peu lugubre du lieu où elle reposait.

Un samedi, alors qu'elle était en chemin pour le cimetière, elle regarda plus attentivement le bouquet de fleurs qu'elle tenait entre ses mains. Elle se dit que certaines feuilles accrochées aux tiges

étaient superflues. Elle se mit d'abord à les caresser du bout des doigts. Elle examina leur texture rugueuse, faisant rouler la fibre végétale entre son pouce et son index. Finalement, elle se décida à en arracher certaines, comme pour laisser respirer le corps floral. Sans trop savoir pourquoi, elle ne put résister à l'envie de porter une feuille à ses lèvres, curieuse de savoir quel goût elle pourrait avoir. Après tout, à peu de chose près, cela ressemblait aux feuilles de salade qu'elle grignotait de temps à autre. Quelques minutes plus tard, le bouquet de soleil se retrouva dépouillé de sa robe de feuilles, exposant à la vue de tous le corps rectiligne des tiges nues.

Les habitudes sportives et alimentaires de Sophia n'étaient pas les seules choses qui avaient changé dans sa vie depuis quelques temps. La jeune femme avait aussi observé que son rythme de sommeil avait significativement changé. Elle n'arrivait plus à dormir une nuit complète. Sans cesse, elle se tournait et se retournait dans son lit dans l'espoir de trouver la position parfaite qui la ferait sombrer dans les bras de Morphée. Elle se sentait à l'étroit dans ses draps, si bien qu'elle finissait irrémédiablement par tomber de son lit comme si une force mystérieuse la poussait loin du matelas. Impossible pour elle de dormir allongée. Il fallait au moins qu'elle soit redressée sur son lit, assise sur une chaise, et même parfois debout, pour se sentir partir un moment dans un sommeil reposant. Elle ne faisait plus de nuits complètes mais ne se sentait pas pour autant fatiguée. Cependant, elle avait du mal à s'habituer à ces cycles de sommeil. Elle avait l'impression d'avoir régressé, se retrouvant au même stade que les nourrissons qui se battaient contre l'horloge biologique et refusaient d'obéir à la nuit tombante.

Les semaines passaient. Moralement, Sophia se sentait mieux mais elle se plaignait désormais de douleurs physiques qui commencèrent à s'installer durablement au niveau de sa nuque et de son dos. Elle crut d'abord qu'il s'agissait de courbatures liées au footing. Mais même en réduisant la cadence, les douleurs ne la quittaient plus comme s'il s'agissait d'une seconde peau. Elle peinait à rester assise sur sa chaise durant ses longues journées de travail. Sa nuque lui faisait mal. Et cette douleur ricochait le long de sa colonne vertébrale jusqu'à atteindre le bas de son dos. Chaque matin avant d'aller travailler, il lui fallait s'étirer méticuleusement et forcer son corps à se familiariser de nouveau avec la posture naturelle qu'il devait adopter quotidiennement. Quand elle ne prenait pas ce temps précieux pour dérouler méthodiquement chacun de ses membres, elle sentait une sorte de pression s'exercer sur ses épaules tout au long de la journée, la contraignant à courber le dos. Mais malgré toutes ses précautions, rester assise sans bouger des heures durant était un supplice. Son travail de bureau lui devenait insupportable.

Finalement, Sophia dut se résoudre à demander un arrêt de travail pour se reposer. Son médecin lui recommanda d'aller consulter un ostéopathe pour ses problèmes de dos. La jeune femme ne

pouvait désormais plus courir comme elle avait pris l'habitude de le faire. Ainsi limitée dans ses activités, elle ne sortait presque plus de chez elle. Très vite, ses mauvais démons reprirent le dessus. Elle pensait à sa mère et la peine grandissait. Entre les murs de son appartement, elle avait l'impression d'étouffer dans son propre corps.

Un matin, alors qu'elle se préparait pour son rendez-vous chez l'ostéopathe, elle faillit faire une très mauvaise chute dans sa salle de bain en sortant de la douche. Elle réussit de justesse à se rattraper avec ses bras pour éviter que son visage ne rencontre brutalement le carrelage. Ainsi courbée, les jambes et les bras parallèles, dans une posture presque animale, elle se sentait quelque peu apaisée : la douleur qui la lançait depuis des jours dans sa colonne vertébrale semblait moins violente. Les yeux fermés, la respiration lente, elle profita de cet instant de répit. Elle dut néanmoins se redresser pour pouvoir saisir son peignoir suspendu au crochet de la porte et couvrir son corps grelottant.

Sophia prit alors le temps de se regarder dans le miroir de la salle de bain. La buée sur la glace permettait seulement de deviner sa silhouette. Elle attendit ainsi, les mains de part et d'autres de l'évier, les cheveux trempés, sentant à travers la serviette l'eau couler le long de sa nuque, de ses hanches, de ses jambes, se rejoignant en une petite flaque sous ses pieds. Petit à petit, le reflet devint plus net. Le regard qu'elle croisa dans le miroir lui semblait être celui de quelqu'un d'autre. Ses yeux verts, hérités d'un père absent, avaient étrangement viré au brun. L'espace d'un instant, elle crut revoir ceux noisettes de sa mère.

Elle examina alors son visage de plus près et remarqua qu'une constellation de taches de rousseur s'était tracée sur ses joues, descendait en cascade vers sa mâchoire, disparaissait sous la courbe de son menton, jusqu'à venir caresser ses clavicules. Décontenancée, elle tira légèrement sur le col de son peignoir et constata que la trajectoire mouchetée se poursuivait plus bas. Elle dénoua alors la serviette et découvrit le haut de son corps. Sa peau, de sa tête jusqu'à la naissance de ses hanches, semblait grignotée par ces étranges marques brunes à l'apparence d'éclaboussures de boue, anormalement grosses pour de simples taches de rousseur. Ses mains osèrent explorer cette peau qui lui semblait étrangère, parcoururent chaque centimètre carré de cette curieuse anatomie, constatant par la même occasion l'incroyable douceur de son épiderme. Elles remontèrent jusqu'en haut de sa tête et s'arrêtèrent plus longuement sur sa chevelure encore mouillée. En passant ses doigts sur le haut de son crâne, elle distingua deux bosses, comme des cornes. Elle ne s'était pourtant pas cogné la tête en tombant.

Ses yeux se risquèrent à quitter le miroir pour se reporter directement sur son corps, une manière pour elle de se confronter à la réalité, sans filtre. Elle laissa tomber au sol son peignoir, exposant

totalemment son anatomie, et constata alors la continuité de ce qu'elle observait déjà sur la partie supérieure de son corps à travers son reflet : ses jambes étaient intégralement recouvertes de ces taches brunes. Prise de panique, elle ouvrit brusquement le robinet, se mouilla la main et se mit à frotter une des taches sur sa cuisse. Elle avait l'espoir de la faire disparaître, sans même se dire qu'elle venait tout juste de prendre une douche et qu'il ne pouvait pas s'agir d'une saleté qu'on pouvait retirer ainsi. Après plusieurs essais infructueux, Sophia dut se rendre à l'évidence : cette robe tachetée, c'était bien sa peau.

Son regard se reporta alors sur le miroir face à elle. Comme spectatrice de son anatomie, elle continuait d'inspecter de façon clinique les parties de son corps dans leur ensemble. Son cou lui semblait plus long, ses épaules plus affaissées, sa poitrine plus plate. Elle essaya de se redresser pour que ses seins paraissent plus en avant, ses épaules plus en arrière. Mais cette posture lui faisait mal. Pendant un instant, Sophia fut traversée par ce réflexe contemporain d'aller éplucher chaque site internet qui pourrait scientifiquement expliquer ces manifestations physiques, tout en ayant conscience qu'aucune réponse rationnelle ne se trouverait parmi ces données biaisées. Elle avait pourtant besoin de se rassurer coûte que coûte. Elle galopa jusqu'à son salon et se posta devant son ordinateur. Elle essaya de taper le code pour le déverrouiller, mais ses mains tremblaient, elle ne tenait pas debout et devait se rattraper à son bureau pour ne pas tomber.

Elle considéra alors son espace de vie fermé entre ces quatre murs. Elle se sentait terriblement à l'étroit. L'air lui manquait. Elle n'arrêtait pas de trembler depuis qu'elle était sortie de la douche. Elle se dit alors qu'elle avait besoin de sentir le soleil, le vent chaud caresser sa peau, le même qui semblait l'enlacer quand elle avait commencé le footing, et qui lui manquait atrocement depuis qu'elle avait cessé son activité sportive. Le besoin irrépessible de sortir ne la quittait pas comme les symptômes d'une maladie incurable. À compter de cet instant, plus rien d'autre n'avait d'importance. Elle devait sortir d'ici, courir vite, sentir son corps se mouvoir dans la nature, échapper à la société prédatrice qui l'avait privée de sa mère.

Dans la rue, elle était épiée du regard. Les gens hurlaient en la voyant. Les voitures klaxonnaient sur son passage. Les affiches publicitaires l'éblouissaient, lui renvoyaient les images artificielles d'un monde qu'elle ne voulait plus. Elle voulait revenir à l'état d'avant la douleur, avant la solitude et la peine qui avaient suivi la perte de l'être qu'elle aimait le plus au monde. Elle refusait de se laisser apprivoiser par cette société qui la corsetait dans la peau d'une femme qui n'avait plus goût à rien, mais qui devait pourtant se lever chaque matin sans conviction.

Elle se dit que la solution du deuil était là, entre les arbres qu'elle apercevait au loin, parmi les oiseaux qui voltigeaient, quelque part entre ciel et terre, dans un entre-deux proche de sa mère.

On était samedi. Ce jour-là, sur la tombe de la mère de Sophia, un bouquet de fleurs fanées. Au journal télévisé, on pouvait voir les forces de l'ordre se mobiliser pour contrôler et mettre en lieu sûr une girafe qui avait provoqué un mouvement de foule important et causé un accident de la route. Heureusement, aucune perte humaine n'était à déplorer. Le fleuriste de la rue des acacias, qui écoutait la radio en travaillant, s'interrogeait sur la probabilité qu'un tel évènement survienne dans un village d'habitude si tranquille.